

Une fois de plus l'annonce du palmarès du 72<sup>ème</sup> Festival de Cannes a été l'aboutissement d'un jeu de dupes ayant débuté dès l'annonce des films sélectionnés, six semaines et demie plus tôt. En attribuant d'emblée le rôle de favoris à la demie douzaine d'illustres cinéastes présents à Cannes, la presse a oublié deux règles de base de la compétition cannoise. D'abord, sont récompensés des films et non leurs auteurs. Enfin et surtout, on ne peut prédire ce que sera un palmarès qu'en connaissant les critères qui guident le jury. Or ces derniers varient d'une année à l'autre selon la sensibilité politique, philosophique, etc. de ses membres.

Rétrospectivement, il apparaît clairement que le jury présidé par le cinéaste mexicain Alejandro González Iñárritu a voulu récompenser à peu près exclusivement les films traitant de problèmes économiques, sociaux et environnementaux contemporains.



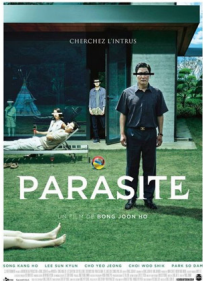
Ainsi, le palmarès (1) peut se lire comme un large catalogue des misères du monde.

Seul le prix d'interprétation masculine échappe aux critères fixés par le jury. Il a été attribué à Antonio Banderas pour son rôle dans "*Douleur et gloire*" de Pedro Almodovar. Dans ce film, le réalisateur parle de lui même, de sa mère, de ses amants, de son addiction à la drogue, de sa panne d'inspiration et de bien d'autres sujets personnels.

Comme chacun sait, Pedro Almodóvar court après la palme d'or depuis 20 ans. Pour beaucoup de festivaliers, cette année, il avait beaucoup de chances de l'avoir. Pourtant, une fois de plus, il passe à côté et doit se contenter d'un lot consolation un peu ambigu : offrir un prix à l'acteur qui l'incarne dans le film. On peut expliquer cet échec par deux raisons. La première tient au fait que le sujet de son film n'est pas conforme à ce que le jury attendait de la palme. Pour nous la deuxième est sans doute moins avouable mais nous paraît plausible. Le Festival semble tenir à ce que les films en compétition ne soient pas diffusés en salle avant leur projection à Cannes. Or « Douleur et gloire » est sorti en Espagne le 13 mars 2019....

Même si le jury et certains cinéastes considèrent comme essentiel le sujet d'un film plutôt que sa forme, il serait absurde de ne voir ces œuvres qu'à travers ce prisme. Les longs métrages primés sont les composants d'une palette d'approches et de styles très divers. La richesse et la variété de cet éventail ont fait du Festival de Cannes 2019 un des plus réussis de ces dernières années.

## Maîtres et serviteurs dans la Corée d'aujourd'hui (2)



En donnant à *Parasite* de Bong Joon-Ho, la récompense suprême, le jury du Festival de Cannes a reconnu l'importance de ce cinéaste dont l'œuvre a su séduire à la fois les cinéphiles et le grand public. Les premiers l'ont découvert grâce à *Memory of Murder* (2004), un faux film policier mais un vrai constat sur la situation morale et politique de son pays, la Corée, au temps de la dictature militaire. Ses derniers films, notamment *Snowpiercer*

,  
*le Transperceneige* (2013) et *Okja*

(2017), sont des superproductions internationales ayant assuré sa renommée auprès d'un public mondialisé. Avec

*Parasite*

, il revient sur ses terres en abordant une situation qui n'est pas propre qu'à la Corée : le fossé

en train de se creuser entre la classe aisée et les très pauvres.

Pour traiter ce thème, il prend pour personnages principaux, une famille de petits délinquants. Ils arrivent à convaincre une mère de famille aussi aisée que crédule de les embaucher. Une fois dans la place, une villa high tech, ils escroquent joyeusement leurs employeurs. Quand ils constatent qu'ils ne sont pas les seuls parasites à profiter de ces derniers, une lutte sanglante s'engage entre les gens d'en bas (dans tous les sens du termes) et ceux qui sont encore plus bas...

Face à un sujet surexploité jadis par la comédie italienne et plus récemment par le cinéma d'Amérique latine, Bong Joon-Ho a su trouver le ton juste pour capter l'intérêt du spectateur. Il passe de la satire sociale à la farce gore, voire au suspense, sans perdre sa légèreté ni son indulgence vis à vis de tous ses protagonistes, aussi peu reluisants soient-ils.

Sur les six films présentés par la France, trois ont été distingués par le jury. Deux d'entre eux étaient des premiers films et le troisième est l'œuvre d'une réalisatrice d'à peine quarante ans. Les sélectionneurs ont donc eu raison de parier sur la jeunesse.

*Atlantique* ou *l'Opéra* de Ada et Souleiman



La franco-sénégalaise Mati Diop a réalisé avec son premier long métrage *Atlantique* une ode à la ville fascinante qu'est Dakar, à l'Océan qui la borde ainsi qu'aux hommes et femmes qui y

vivent.

Elle part d'une situation assez souvent décrite. On pense en particulier à *Marius* de Pagnol. Le film débute par un conflit social ordinaire. Les ouvriers du colossal chantier de construction d'une tour dans la capitale sont en grève. Ils ne sont plus payés depuis des mois et ne croient plus aux bonnes paroles de leur contremaître. Ils désertent le chantier. Parmi eux se trouve Souleiman. Il est l'amoureux caché de Ada, une jeune fille d'un quartier populaire de Dakar. Souleiman et ses amis partent clandestinement en bateau pour l'Espagne en quête d'un avenir meilleur. Ada n'a pas été mise au courant de ce départ. Très vite court la rumeur du naufrage de la pirogue. Rapidement, sa famille force Ada à se marier à Omar, fils d'une famille aisée faisant du commerce entre le Sénégal et l'Italie. Mais elle n'accepte pas le sort qui lui est imposé et se refuse à son mari. A ce stade, le film passe du style naturaliste au fantastique. Entrent en scène les fantômes des naufragés, présents mais invisibles comme dans les films d'Apichatpong Weerasethakul.

Si nous nous permettons d'invoquer le génial réalisateur thaïlandais c'est que nous pensons avoir affaire avec *Atlantique* à un film de très haute lignée et nous nous abstiendrons de



raconter la suite pour ne point gâcher le plaisir du spectateur. Nous dirons simplement qu'avec l'arrivée de fantômes le film devient un opéra où les deux amants prennent une dimension mythique et rejoignent au Panthéon Orphée et Eurydice, Tristan et Yseult et tous les couples pour qui l'amour est plus fort que la mort, même si c'est toujours elle qui l'emporte.

Un mélo pudique au temps des Lumières



de genre et film dossier

Des symboles d'un Brésil qui résiste

à Ella Suleiman

Parasite de Bong Joon Ho ;  
Dolce et glorioso de Pedro Almodóvar ;  
Beasts of the Southern Wild de Benh Zeitlin ;  
Must Be Heaven de Peter Kosminsky